

CONCLUSIONS DE LA TABLE RONDE
DE SALAMANQUE
CONCLUSIONES DE LA MESA REDONDA
DE SALAMANCA

Alain Tranoy
Université de Poitiers

Une fois encore l'Université de Salamanque a confirmé sa réputation. C'est tout d'abord un lieu d'harmonie où la pureté de l'architecture, la couleur tendre de la pierre, le rythme des édifices dans le décor urbain incitent à la réflexion; c'est alors tout naturellement, par essence même, que Salamanque est un centre du savoir comme l'ont confirmées les communications de cette Table-Ronde où les ombres bienveillantes de Fray Luis de León et de Miguel de Unamuno planaient sur nos *disputationes*; c'est enfin un lieu de convivialité où chacun se sent un peu chez lui, appréciant à sa juste mesure non seulement ce qui s'écoute, mais aussi ce qui se voit, se mange et se boit! Encore fallait-il avoir des organisateurs soucieux de notre bien-être. En votre nom à tous, je voudrais remercier tout particulièrement et avec chaleur et enthousiasme nos collègues et amis, Manuel Salinas de Frías et Juana Rodríguez. Je crois que nous pouvons leur faire des applaudissements d'honneur.

Nous allons maintenant essayer de dégager quelques éléments de conclusion de ces deux journées de travail. S'il fallait donner une première impression générale, je crois que c'est sur l'importance des questions qui subsistent que je le ferais. Ce n'est pas une surprise: le thème est difficile et la documentation reste souvent à la fois très partielle et très délicate à utiliser. Dans l'état actuel de la recherche, nous disposons, soit de notions assez générales qui ne sont pas spécifiques de la Lusitanie, soit d'éclairages sur quelques points précis qui ne permettent pas d'avancer des conclusions définitives pour l'essentiel de la province, d'une province qui, par ailleurs, possède des paysages, des activités, des modes d'exploitation pouvant être très variables d'une région à une autre: il suffit de mettre en comparaison les paysages agricoles de la région de Coimbra, de Salamanque, de Mérida et de Béja pour avoir une idée des situations différentes qui

peuvent exister, sans compter les contrastes dans les peuplements, depuis les lots coloniaux de Mérida jusqu'aux secteurs contrôlés par des castros dans la région de Viseu ou de Guarda.

Une première série de communications porte sur *l'occupation du sol* avec, en résumant, trois méthodes d'approche du paysage rural.

— Tout d'abord par une *vue d'ensemble* que l'on peut aborder de deux manières différentes:

- soit à partir des sources littéraires, et sur ce point l'étude de Pline l'Ancien reste essentielle, mais cette œuvre a ses propres limites en rapport avec le type même de la source. On n'a souvent qu'une image stéréotypée et surtout limitée, avec le risque d'aboutir à un catalogue de production sans pouvoir appréhender la réalité de la vie rurale, mais cette image est importante car elle nous donne un mode de perception de cette époque.

- soit en resituant le cadre lusitanien dans une problématique d'ensemble sur le système provincial, problématique qui permet de dégager des pistes de recherches. En fait, dans ce contexte, l'idéal à atteindre serait de pouvoir dresser une carte archéologique pour distinguer à la fois les mutations de l'habitat: *villa, vici* etc..., et les permanences locales, par exemple le maintien des castros. L'idée qui a été avancée est de comprendre à la fois l'évolution de la nature des exploitations et du cadre rural, et en même temps de saisir les différentes étapes des modes de perception du pays par les habitants eux-même, en fonction de l'évolution administrative, juridique..., ce qui aboutirait à cette «géographie cognitive» qui a été exposée.

— L'organisation du territoire peut aussi être perçue par *des exemples de paysages*. Je crois, en effet, que c'est en multipliant les études locales précises et en les mettant en corrélation que l'on pourra progressivement arriver à une meilleure compréhension de ce milieu rural lusitanien.

- Par des prospections: en ce sens, les prospections réalisées dans la région de Vila de Frades sont instructives avec une démarche multiple: délimitation d'une zone, définition du cadre géographique et de ses variantes, recherches des formes d'habitat et relation avec l'évolution historique de la région en rapport avec la présence d'une colonie dont la date de fondation est remise en cause, Auguste plutôt que César pour Béja: on pourrait aussi penser que la colonisation a commencé sous César et a progressivement gagné du terrain sous Auguste, la zone étudiée étant à la périphérie du secteur colonial!

La nécessité de ce type d'approche est mise en évidence par la variété des situations et des modes d'organisation, y compris dans des zones voisines, ce qu'a bien mis en valeur l'étude des trois territoires de cités le long de la Via de la Plata, Mérida, Norba, Capara: les conditions géographiques, chronologiques et administratives différentes amènent à des peuplements ruraux et des occupations du sol différents, voire opposés, entre la forte densité de la région de Mérida et la densité plus restreinte de Capara.

On peut aussi affiner l'évolution chronologique de cette occupation et de cette organisation du milieu rural: l'étude de *Lacimurga* et de son environnement rural montre bien la distinction dans cette zone entre deux phases, I^{er} avant n.è, et époque impériale, correspondant à deux moments, à deux méthodes de prise en compte de ce secteur: une phase de pénétration et une phase d'exploitation.

- Le matériel épigraphique peut aussi contribuer à une meilleure connaissance du monde rural et de la société lusitanienne. D'abord par la cartographie des

lieux de découverte, élément indispensable pour mieux définir le territoire, mais aussi par l'étude onomastique qui doit être prise en compte avec l'étude des supports et des décors, sans perdre de vue que, quel que soit le nombre des inscriptions, nous n'avons qu'un échantillon très petit pour près de 4 siècles d'occupation et que, par conséquent, les conclusions doivent être prudentes.

— La troisième méthode d'approche est, bien sûr, celle *des cadastres*... Bien qu'il soit petit par la taille, on peut dire que le bronze de Lacimurga a pesé sur les discussions de la journée de vendredi! En fait, et sans reprendre un débat qui risque d'être sans fin, il faut distinguer deux éléments: une centuriation bien attestée dans le paysage, mais sans bronze, et un bronze avec une centuriation gravée, mais sans trace dans le paysage!

Dans le premier cas, celui du territoire de Mérida, il est certain que nous disposons d'une documentation privilégiée et déjà bien exploitée, autant pour la *pertica* que pour les *praefecturae*. Mais il reste encore beaucoup de questions: seule la continuation d'une étude systématique sur le terrain, avec l'utilisation des photographies aériennes et de la cartographie permettra de comprendre toute l'organisation du territoire colonial. Mais il y a là un secteur de recherches déjà bien fourni et riche de promesses.

Dans le second cas, le bronze de Lacimurga, la situation est un peu différente. L'avenir est peut-être aussi riche de promesses, mais il paraît surtout riche de discussion sur le nom, le statut, l'appartenance provinciale de Lacimurga sans parler de la nature même de ce document: cadastre, système d'échelle?

Une deuxième série d'interventions a porté sur *les problèmes de l'habitat*.

— Une première réflexion doit être menée sur *l'organisation générale et les aspects administratifs et juridiques*.

- On peut ainsi établir par régions une typologie de l'habitat avec l'étude de la répartition des habitats indigènes préromains comme les types de castros d'Estremadure ou la zone occidentale montagneuse de la province de Salamanque. Dans certains cas, cet habitat se prolonge largement à l'époque romaine.

D'autre part, une cartographie systématique des *villae*, en tenant compte des apports réguliers de l'archéologie, est nécessaire: il est frappant, mais aussi logique, de voir que l'implantation des villas dans la province de Salamanque est l'inverse de la répartition des castros; dans le cas des villas, c'est la vallée du Tormes et ses environs qui ont constitué le pôle attractif.

Il y a enfin tous les habitats modestes dispersés, de datation souvent très difficile, et qu'il faudrait étudier en connexion avec les villas pour comprendre leurs éventuels rapports économiques.

- Cet habitat rural peut, dans le cadre d'une *civitas*, donner lieu à des regroupements de nature différente. Mais il faut reconnaître que, dans l'état actuel de notre documentation, là aussi les questions sont plus nombreuses que les réponses! Tout en évoquant le statut général des *vici* et des *castella*, on ne peut qu'en constater l'existence en Lusitanie où ils sont attestés par des inscriptions sans pouvoir vraiment les mettre en relation avec des sites précis. Leur présence en zone rurale est en tout cas un témoignage de l'intégration progressive des campagnes dans un système romain dominé par des formes d'organisation de type urbain.

— La seconde série de réflexions a été consacrée à *la villa* et là encore on ne peut que relever le déséquilibre entre les interventions multiples sur ce thème et les remarques concernant le monde indigène. Si l'on se fondait sur le pourcenta-

ge des communications, la conclusion logique serait de dire que 80 % des Lusitaniens vivaient dans des villas alors qu'en fait cette forme d'habitat ne concerne qu'une minorité de personnes.

- Les thèmes abordés mettent en relief les problèmes que peut soulever ce type de recherche.

- L'évolution et l'importance de la villa : c'est la cas posé par Torre de Palma, avec une permanence sur près de 4 siècles, mais avec aussi de profondes mutations et surtout le problème de l'extension du domaine attenant à la villa. Les recherches récentes montrent qu'il faut désormais nuancer la conception de *latifundia* de plusieurs milliers d'hectares, mais, sur ce point, le débat a été relancé au cours de cette Table-Ronde par le rapprochement effectué avec la présence de grands barrages dont certains sont alimentés par un bassin hydrographique pouvant atteindre ou dépasser les 3.000 hectares.

- De même, il est indispensable de bien saisir tout le contexte économique, géographique et socio-culturel de la villa comme le montre la villa de Freiria (Cascais) qui me semble offrir un bon exemple de ces villas moyennes, sur le modèle de ce que préconise Colummelle, proches d'une ville, véritables unités de production, mais aussi avec une nette fonction résidentielle. C'est aussi à partir des aspects économiques que l'on peut examiner la répartition des villas et la place des activités maritimes sur la côte méridionale de l'Algarve où se côtoient villas et établissements plus petits consacrés à une production dépendant de la pêche.

- Enfin, et c'est une des pistes intéressantes présentées à cette Table-Ronde, l'étude des monnaies pourrait permettre d'établir une classification entre les villas ouvertes vers un marché extérieur, développant une fonction d'échanges et les villas repliées sur elles-mêmes. En tout cas, il me paraît nécessaire de reconsidérer sous un angle nouveau la circulation monétaire dans les villas et renoncer à certaines idées toutes faites qui en minimisaient le rôle.

- Un autre aspect permet aussi une meilleure connaissance de la société qui vivait dans ces villas. Là encore, l'étude systématique de la provenance et de l'utilisation de l'eau peut donner un aperçu du niveau et des modes de vie dans ces villas lusitaniennes. Dans le même ordre d'idée, on ne peut qu'être frappé par la richesse et la qualité des ateliers de mosaïques de Mérida. Les thèmes dominant nous livrent en même temps quelques renseignements sur les goûts des propriétaires, en particulier pour les scènes de chasse. Sur ce point, l'étude des portraits de ces propriétaires dont nous avons plusieurs exemples est du plus grand intérêt.

Un recensement des documents religieux découverts dans les villas montre la prépondérance des cultes classiques, mais sur ce point il faudrait aussi intégrer les dédicaces trouvées en zone rurale en dehors des villas pour avoir un panorama plus complet sur ces cultes. C'est d'ailleurs une remarque générale qui peut être faite, la faible place laissée aux documents épigraphiques qui sont pourtant bien représentés dans les zones rurales, en particulier dans l'épigraphie funéraire très peu prise en compte pendant ces deux journées.

Enfin, il est une dimension importante et difficile: le milieu rural à la fin de l'Antiquité. C'est tout le mérite de la dernière communication d'avoir attiré notre attention sur l'évolution du monde rural, surtout de la grande propriété à partir du V^{ème} siècle, et d'avoir montré la richesse documentaire des *Vitae patrum Emeritensium*. Ces documents nous permettent de saisir, dans un contexte politique

et religieux nouveau, les phénomènes de permanence et les profondes mutations qui affectent la société lusitanienne, ne serait-ce que par la place nouvelle des structures chrétiennes. Il serait nécessaire d'intégrer ces réflexions dans un débat plus large sur l'ensemble de la période de l'Antiquité tardive.

Ainsi, comme nous avons pu le constater, ces deux journées ont été denses et ont apporté une meilleure connaissance du milieu rural lusitanien. De nombreux points d'interrogation subsistent, mais je soupçonne les participants de ne pas avoir fourni toutes les réponses pour avoir le plaisir d'une nouvelle rencontre. Aussi, en dernière phrase, je dirais volontiers pour Salamanque «Au revoir», car l'on revient toujours dans cette ville, et pour Coimbra, «A bientôt», car je pense que c'est là que nous ferons notre troisième Table-Ronde. Merci à tous au nom du comité d'organisation et du comité scientifique.